

	Le Treut Corentin : Né le 19-04-1867 à Plomeur ; 1891, prêtre, vicaire auxiliaire à Plobannalec ; 1892, vicaire à Riec ; 1901, vicaire à Douarnenez ; 1911, recteur de Plouguer ; 1941, chanoine honoraire ; 1944; prêtre résidant à Carhaix ; décédé le 3-02-1947. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1947 p. 75-76.
--	--

M. le Chanoine Le Treut, ancien Recteur de Plouguer. — Né à Plomeur en 1867, il était un fils authentique de cette race bigoudène dont on ne célébrera jamais trop les solides qualités, et il s'en montrait fier. Avec lui disparaît de notre clergé l'une des figures qui comptait parmi les plus originales et qui était devenue presque légendaire. Son allure souvent étonnait au premier abord, mais on constatait bien vite qu'elle n'était que la manifestation d'une âme qui en tout et partout voulait et savait se dévouer.

Son passage assez rapide comme vicaire à Riec-sur-Bélon fut sans histoire. Mais que dire de son activité à Douarnenez où son souvenir est encore loin de s'effacer. Il y fit beaucoup de bruit avec cette musique instrumentale qu'il fonda au prix de longs et patients efforts et qui lui valut de véritables triomphes. Les marins l'avaient appelé : Potr etr vagetten, car, s'ils comprenaient la nécessité de la grosse caisse, des tambours et des cuivres pour créer des accords tonitruants, les gestes énergiques du chef agitant sa baguette en avant et en arrière, à droite et à gauche, leur demeurèrent toujours un mystère. Il y fit beaucoup de bien, car la musique était avant tout pour lui un moyen de retenir les jeunes gens et de les arracher à d'autres fréquentations. Il y fit beaucoup de bien et je n'en donnerai pour preuve que la présence, à ses obsèques, en signe de reconnaissance et d'amitié après bientôt 40 ans, d'une importante délégation de ses anciens patronnés.

Et ce fut le rectorat à Plouguer. Pour 33 ans. Loin hélas ! de la mer dont il garda toujours la nostalgie. Son apostolat allait s'exercer plus calme : répandre les publications de la Bonne Presse, visiter ses paroissiens pour les mieux connaître, organiser des cérémonies qui pourraient les attirer, former un groupe de chanteurs et de chanteuses, rassembler quelques instrumentistes qui volontiers lui apportaient leur concours.

N'ayant pas de vicaire, il ne pouvait que rarement tenir l'harmonium, mais, aux jours de fête, quand un chanteur de messe le rendait libre, c'était merveille de l'entendre dans ses improvisations où il oubliait peut être parfois les principes émis par Pie X dans son fameux Motu Proprio. Il y allait bravement et c'était sans doute pour lui sa façon particulière de faire « prier sur de la beauté ».

Son église, comme il l'aimait ! et il l'entretenait dans un ordre et une propreté impeccables. Spacieuse et noble de lignes, riche de sculptures Renaissance, elle ne manquait jamais de faire profonde impression sur les visiteurs... jusqu'au jour où, — un dimanche de décembre 1923 après la grand'messe, — il la vit enveloppée dans un immense brasier qui la consuma en moins de deux heures. Tout fut réduit en cendres, sauf le ciboire brûlant, à l'intérieur duquel les hosties consacrées étaient demeurées intactes. Miracle, a-t-on pu répéter sans hésitation, de la présence réelle de Notre Seigneur dans l'Eucharistie.

Un moment atterré, avec les encouragements de Mgr Duparc, il retrouva toute son énergie pour prendre en main la reconstruction du monument. Certes, les Beaux-Arts lui assuraient une bonne partie des subsides nécessaires. Mais que de ressources supplémentaires il lui faudrait encore. Il s'attela donc à une besogne ardue. Il écrivit des centaines et des centaines de lettres pour faire inconnues. Le souvenir tragique qui s'attachait à l'entreprise lui valut d'importants secours.

S'étant donné, — et avec raison, — comme principe de ne garnir la nouvelle église que de meubles et statues à caractère ancien, il se mit à fureter de tous côtés et eut la bonne fortune de découvrir des beautés, avec lesquelles, malgré leur style parfois disparate, il sut former des ensembles d'une harmonie parfaite. Si bien que l'église de Plouguer est redevenue ce quelle était autrefois, un véritable musée. Celui-ci réussit même à la doter d'une série de vitraux qui diffusent à l'intérieur une lumière très douce, aux tons très chauds.

Mgr Duparc vint la consacrer et célébrer à cette occasion le dévouement et le savoir-faire du recteur. Il attendit encore quelques années pour recevoir les distinctions qu'en toute simplicité il avait ambitionné. Il fut donc successivement créé doyen honoraire, puis chanoine.

M. Le Treu faisait partie de ce qu'il appelait solennellement « le grand cour », illustré en effet par des personnages d'importance : MM. les chanoines Guéguen et Bars, jadis professeurs au Grand Séminaire ; Mayet, encore un musicien, mais d'un autre genre, compositeur de talent, et Mgr Cogneau lui-même, qui tint à venir présider la cérémonie funèbre. Dans l'allocution que Son Excellence prononça, devant la foule des fidèles plouguéristes et carhaisiens, il dit la vieille et cordiale amitié qui l'unissait à celui qui fut son condisciple à Pont-Croix et au Grand Séminaire et qui reçut le même jour que lui l'ordination sacerdotale.

M. Le Treut fut un collègue dont la compagnie était toujours saluée avec enthousiasme. Il apportait avec lui une franche gaîté. Mais aussi quel cœur d'or ! et quelle charité ! Si la conversation autour de lui semblait s'orienter contre cette vertu il pratiquait le don de la détourner, soit indirectement soit d'un mot qui coupait court et sans réplique : « Nec nominetur... qu'on n'en parle pas ». Je ne sais s'il fit de « brillantes études » ; il est cependant un fait, c'est que sa mémoire était farcie de citations latines empruntées soit à la Sainte Ecriture soit aux classiques. « On m'a demandé cela, je l'ai accordé ad duritiam cordis... » « Nous avons entendu un sermon ad unguem et contenant d'excellentes choses, non nova sed nove. » « Autrefois cela se faisait, mais tempus fuit. » « On fait ce qu'on peut : minima de malis », etc., etc. Il me dit un jour avec une petite pointe de vanité : « Sur ma tombe, je voudrais que l'on mette : Domine, dilexi decorum domus tuae. » Une telle épitaphe, nul plus que lui ne l'a méritée.

Sa piété, réelle et profonde, était surtout faite de régularité et elle se manifesta encore davantage lorsqu'il se retira en cette maison hospitalière où des soins dévoués prolongèrent son existence et adoucirent ses derniers jours. Dieu, pour lequel il contribua à bâtir et à embellir un temple ici-bas, l'aura reçu dans ses demeures éternelles.

E. B.